

# Stade du terminal

LE FEUILLETON  
CLARO



QUAND C'EST GLOBAL, c'est global. Et à force d'être partout, le monde vomit du nulle part. Le monde est absent, omniprésent mais vide,

comme un écran diffusant exclusivement d'autres écrans, où ne défilent plus en bandeau que des informations sur la santé de l'écran. Décrire n'est plus situer. Dire devient répéter. On se déplace, à moins que ce soit le décor qui bouge, tourne, nous contourne. Mais la vie n'est pas un manège, oh non, surtout quand les forains ont désormais le sourire un peu trop cravaté des jongleurs de capitaux et autres orpailleurs de multinationales. La planète étant devenue un carrefour nomade, quoi de plus symboliquement concret qu'un terminal d'aéroport ? Destination ? Oh, à quoi bon la destination puisqu'on est définitivement désorienté. Pire, vu que l'Orient, on l'a perdu depuis Byzance. Non, désormais, on est « désoccidenté ». Ça sonne comme une maladie, et ça l'est. C'est ce qui se passe pour le personnage et le lecteur de *Salle d'embarquement*, le nouveau texte de Jérôme Game, où l'on se pose souvent la question : « Mais où est-ce qu'on est, là ? », « Mais où est-ce qu'on est exactement ? », « Qu'est-ce qu'on voit exactement ? ». Bon, remettons les boussoles à zéro et embarquons.

Benjamin C. est un cadre au carré qui tourne en rond, il sillonne notre monde en froide jachère afin de régler les petits détails du grand tout pour le compte de divers holdings, et doit s'occuper, entre autres, dans la grande banlieue d'Istanbul, de « la négociation du parking souterrain avec le centre commercial adjacent », à la suite de la mise en chantier d'un hypermarché juste à côté. Il se rend aussi à Tokyo, à Taïpei, à Hongkong. Le suivre dans ses démarches – puisque tout n'est plus que démarche, puisqu'on ne marche plus, mais qu'on se déplace, sans cesse véhiculé d'un point à un autre sur la carte d'un non-territoire –, c'est, dans le vertigineux *Salle d'embarquement*, traverser des espaces désincarnés et interchangeables. Tout commence par un terminal, et rien que ça, sémantiquement parlant, ça en dit long. Allez, on décolle. Chez Jérôme Game, gestes et pensées s'enchaînent comme si on les faisait défiler avec le pouce, c'est la *smart life* : « Le verre en plastique transparent scintille, les fauteuils en laine foncée, la coque blanc cassé de la cabine est moulée. Un gin tonic s'il vous plaît un m... Merci. [Le] sourire [de l'hôtesse de l'air] avance dans la travée se déhanche. Lentement, la tache

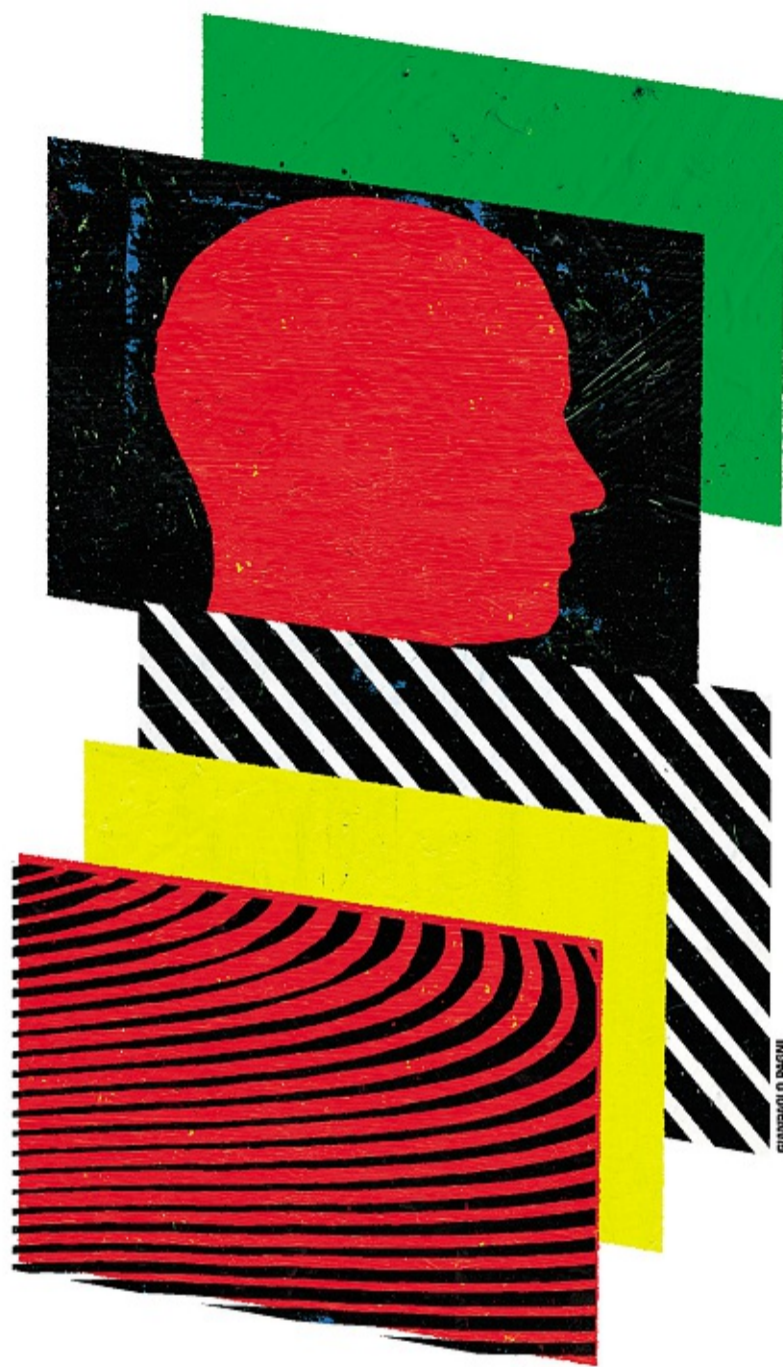


ILLUSTRATION GIANPAOLO PAGNI, PHOTO JÉRÔME DAYRE

rouge blond au foulard vert, au nez fin glisse sur fond blanc. Benjamin sent le vent pousser l'avion laisse pisser. Le vent pousse. L'avion bouge. Il laisse. Du calme. Plus de lecture. Un autre verre. » Le monde se pixélise, l'œil devient préhensile – le verbe, lui, tabule.

Le récit minimaliste et précis de Jérôme Game est soigneusement rythmé par des listes, des énumérations, qui disent à la fois le global, l'exhaustif et le vain. Liste des destinations avec état des vols, liste

SALLE D'EMBARQUEMENT,  
de Jérôme Game,  
L'Attente, « Ré/velles »,  
152 p., 12,50 €.

des services, consignes, boutiques, indications qu'on trouve dans un aéroport, listes des journaux qu'on peut feuilleter, liste des chaînes de télé qu'on peut regarder dans les hôtels du monde entier (liste des hôtels, donc), noms des aéroports, des compagnies aériennes, liste des produits transportés par conteneur... Des pages-billboard, des mantras signalétiques qui se lisent sans se lire, puisque le monde, justement, ne se lit plus : la conscience se contente d'une capture d'écran. Plus de lecture. Un autre verre. Sécurit.

Heureusement, parfois, une fêlure apparaît à la surface de la surface. Benjamin, ouf, déconne. « Une imperceptible distance alors, qui s'insinuerait entre lui et ce qu'il fait, sans qu'il en soit forcément conscient d'ailleurs, et qui le rendrait plus contemplatif qu'à l'ordinaire ? » Mais

Allez, on décolle.  
Chez Jérôme Game,  
gestes et pensées  
s'enchaînent comme  
si on les faisait  
défiler avec le pouce,  
c'est la « smart life »

avant de contempler, Benjamin se soule. A une soirée au consulat, il réclame un pan-bagnat, ce qui n'est jamais bon signe (pour le capital), mais plutôt réjouissant (pour l'humain). Une autre forme de désorientation commence. Définition impeccable de l'ivresse : « Il descend l'escalier. Ya pas d'escalier. » Et puis on est à Tokyo, une ville qui existe avant tout dans les guides et sur YouTube, on ne voit pas, on visionne, « c'est foncé, ça zoome on dirait, ça grossit. C'est la surface de l'eau qui s'éclaircit, on a traversé les nuages. Ça se rapproche. C'est marron-bleu foncé, violet. On voit Tokyo Bay, Minato, Shibuya, Shinjuku. On voit Toshima, Taito, Kita, le Rainbow Bridge et Arakawa ». On, ça, c'est : mais où est Benjamin ? Où est-ce qu'on est, là ? Hongkong ? Possible. Et voilà qu'on se force de voir sans voir, notre cadre se découvre un désir de cadrer, un besoin de réapprendre à voir, comme s'il « était déjà à l'intérieur des images, et qu'il lui fallait témoigner de cela ». C'est parti, le récit bascule, on passe en mode « photographie narrative », des carrés de texte saisissent l'instant, non plus écrans mais fenêtres, découpes plutôt qu'encarts, « le réel est là on dirait ».

Jérôme Game a pris soin de placer – de cadrer – une phrase de Godard en exergue de son livre : « Champ. Contrechamp. Imaginaire, certitude. Réel, incertitude. » On comprend mieux. Qu'est-ce qu'on voit exactement ? Juste un texte ? Non. Un texte juste. ■

PREMIER ROMAN  
LEÏLA SLIMANI  
écrivaine

## Les vices discrets de la bourgeoisie



COMME C'EST charmant et comme c'est bucolique ! A la fin des années 1960, Balthazar et Sonia s'installent à la campagne dans un vieux pres-

bytère, loin de l'agitation du monde et de la vanité des hommes. Sonia est une « fée du logis », qui cuisine, range, cultive et organise des spectacles pour les amis. L'habitation possède une véranda et de vieux poêles que la douce et rêveuse Sonia a peints de motifs minuscules. Ici, on ne trouvera pas trace de ces appareils ménagers « dont il faudrait devenir quoi, les usagers, les consommateurs », si ce n'est une machine à laver, caprice auquel Balthazar finit par consentir. Lui qui pourtant regrette le temps où « les femmes allaient ensemble laver les draps à l'eau de la rivière ».

C'est que Balthazar n'est pas un adepte de la modernité ou de l'hédonisme. Tyrannique, nostalgique et mégalomane, il refuse les jouets en plastique à ses enfants et, semble-t-il, la contraception à sa femme : après Clément viendront Sébastien, Manon et puis Alice. Pour se soustraire aux mauvaises influences, les enfants ne regardent pas la télévision et ne vont pas à l'école. Sonia leur fait la classe, sous le tilleul du jardin et l'œil vigilant de son époux. Au centre de leur vie, il y a la musique, qui n'est guère une distraction mais un moyen d'élever les âmes. Balthazar ne rit pas avec ça. D'ailleurs, Balthazar ne rit pas beaucoup. Derrière sa ronflante philosophie, il y a une extrême violence, derrière ses rêves d'authenticité, on devine surtout une soif de domination.

### Huis clos acide

La force d'Ariane Monnier est d'installer, sans sensationnalisme et sans caricature, une atmosphère de plus en plus malsaine et pesante. Comme un musicien qui laisserait passer quelques fausses notes et reprendrait tranquillement sa symphonie. Au début du roman, elle nous livre le récit classique d'une histoire d'amour : rencontre, fiançailles et mariage dans les Andes. Sauf que la romancière annonce, comme un événement parmi d'autres, qu'« un soir, Balthazar, hors de lui, donne un coup de poing à Sonia. Pendant trois jours, elle porte des lunettes de soleil puis elle les enlève ». Voilà, elle nous a eus. On plonge avec angoisse et délectation dans ce huis clos acide où les victimes sont passives et silencieuses, où les sévices suggérés n'en paraissent que plus violents.

L'écriture d'Ariane Monnier, froide, contenue mais incroyablement originale, avance à coups de ruptures et de contrepoints, mêlant le prosaïsme à la poésie, l'humour grinçant au monologue intérieur. On évolue dans le noir, sans jamais savoir ce que la prochaine page nous réserve. Et quand quelque chose arrive, ce n'est pas un coup de poing, mais un pincement lancinant. Un inconfort, une gêne, une douleur qui dure et qui nous hante. Au fond, le tour de force de cette primo-romancière consiste à ne jamais chercher à se faire aimer de son lecteur. « C'est quelque chose de terrible, vraiment terrible, cette manière de faire de la séduction devant les adultes. Lui, dès que ce sentiment commence à l'effleurer, qu'un enfant cherche par son attitude à le séduire, à capter son intérêt, le regarde de façon à l'anéantir. Sans ça, dit-il, sans ça on prépare des monstres. » Une petite leçon de littérature. ■

LE PRESBYTÈRE,  
d'Ariane Monnier,  
JC Lattès, 272 p., 17 €.

Les écrivaines Céline Minard et Leïla Slimani, la dessinatrice Pénélope Bagieu et le philosophe Bruno Latour tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS : THIBAUT CHAPOTOT, ELISABETH CARECCHIO, SIMONÉ EUSEBIO

# Un philosophe face à Daech

FIGURES LIBRES  
ROGER-POL DROIT



À MESURE que se multiplient agressions et attentats, la compréhension du djihadisme se

transforme. Certes, on voit persister aveuglements, imprécations, polémiques à répétition. Mais, du côté des approches intellectuelles, le regard change. La cécité qui empêchait de voir la dimension religieuse du terrorisme a laissé place, peu à peu, à sa prise en compte. Celle-ci conduit à scruter la nature des liens de l'organisation Etat islamique (EI, dit aussi Daech) avec l'islam et avec son histoire, à tenter d'appréhender avec précision les filiations et les déformations. D'autre part, aux analyses politiques, sociologiques, psychanalytiques s'ajoutent à présent des tentatives d'élucidation proprement philosophiques.

Leur objectif : aborder la terreur par le biais des concepts, non par celui des étiquettes.

Cette démarche conduit d'abord à critiquer le vocabulaire actuel, parfois à le changer. Le nouvel essai du philosophe Jacob Rogozinski, *Djihadisme : le retour du sacrifice*, commence ainsi par faire un ménage dans les dénominations. Il explique en détail pourquoi mieux vaut parler de « conversion » que de « radicalisation », de « fanatiques » que de « radicaux », de « fondamentalisme » que d'« islamisme ». Ces choix ne sont pas des préférences subjectives ni des points de détail. Ils vont tous

dans la même direction : replacer la singularité des processus actuels dans une perspective plus large, leur rendre une profondeur de champ qui les rattache à l'histoire longue.

Au cœur des « radicalisations » actuelles, Jacob Rogozinski place donc la question que l'on croyait enterrée de la « conversion à

une croyance fanatique » censée conduire au salut. Il s'agit toujours de mourir pour renaître, de détruire pour faire advenir un monde en ordre. Toutefois, la particularité de l'EI est d'avoir donné une place centrale à l'exhibition des morts violentes, exécutions, décapitations.

### Autosacrifice

Au cœur de cet essai se tient donc une réflexion sur le sacrifice sanglant, dont chacun sait combien il était central dans les religions antiques et comment les monothéismes, dans leurs démêlés avec cette violence première, ont œuvré à le transformer. Le terrorisme djihadiste, remaniant une longue histoire, s'est employé à remodeler ce sacrifice, qui était devenu spirituel, pour en faire un autosacrifice, une destruction corporelle, un assassinat des ennemis diabolisés. Et pourtant, rappelle l'auteur, l'islam interdit formellement le suicide – « même pour tuer des juifs », comme l'a souligné, en 1996, le grand mufti d'Arabie saoudite.

Professeur à l'université de Strasbourg, auteur d'une dizaine d'ouvrages, notamment *Ils m'ont haï sans raison. De la chasse aux sorcières à la Terreur* (Cerf, 2015), Jacob Rogozinski cherche dans les textes et l'histoire de l'islam les explications possibles de cette situation actuelle, et les possibilités de la dénouer. On regrettera que cette réflexion foisonnante semble ignorer des auteurs dont elle retrouve à plusieurs reprises thèmes et questions, comme Daniel Sibony ou Shmuel Trigano. On regrettera surtout que le philosophe partage ce préjugé, devenu si commun, du caractère « radicalement mauvais » de la haine. Il voit en effet, dans l'abandon de toute haine envers les djihadistes, une issue et un remède. On peut au contraire penser qu'il s'agit là d'un leurre et d'un piège. Pour en sortir, mieux vaudrait ne pas refuser la haine, savoir en revisiter le concept, relire à ce sujet Descartes, Spinoza et quelques autres, et en inventer un bon usage. Mais ceci est un autre débat. ■